



پرو، شہ گاہ علوم انسانی و مطالعات فرہنگی
پرتال جامع علوم انسانی

- * Ils conservent, accrochée au plafond, une mâchoire inférieure salée de mouton et ils la mangent le soir du "kole čâršambé" (= le čâršambé surî en persan) dans l'espoir qu'ils auront beaucoup de bêtes.
- * Ils donnent à manger le cou du mouton à la femme enceinte pour que le nouveau-né ait un long cou, car c'est un signe de beauté.

B – Littérature et Coutumes:

A l'aurore du noruz, quand le propriétaire est encore endormi, un des voisins ou quelqu'un d'une tribu proche, envoie un agneau blanc par la porte de la maison et s'en va de façon que le propriétaire de la maison ne le voit pas. Celui-ci embrasse l'agneau et passe la main sur la tête de la bête ainsi que sur son museau. Puis il l'envoie au milieu de son troupeau. Il recherche alors celui qui lui avait envoyé l'agneau et lui fait porter une somme d'argent. Ils considèrent l'agneau comme porte-bonheur et ils disent: "în kêr šogun dârad" (cela porte bonheur).

C – Proverbes:

A côté de la traduction littérale des proverbes, on a tenté d'en donner l'équivalent français ou la signification exacte.

- * Bâ čupân hey hey mizanad va bâ gorg galé mibarad.

Avec les pasteurs, il fait avancer le troupeau

en criant hey! hey!; mais avec les loups, il emporte le bétail. (Ce qui correspond au proverbe français: "manger à deux râteliers").

- * Alaffelow dar, gâv xordé ast

Traduction: la vache a mangé l'herbe qui était devant la porte. Signifie: on n'est jamais satisfait de ce que l'on possède.

- * mîshâ hame yek bâr miramand va miškar do bâr.

Toutes les brebis ne s'effraient qu'une fois, mais la brebis sourde deux fois.

- * nobat esterahat xarân-e Miĵuz (2), bâr-é sang âvordan ast.

Dans le village de Miĵuz, les ânes sont habituellement affectés au transport du fourrage. Par dérision, on dit que leur jour de congé doit être employé à porter des chargements de pierre.

- * Pir râ naferes beraye xaridan olâq, ĵavân râ naferes xâstegâri.

N'envoie pas un vieux acheter un âne, ni un jeune faire une demande en mariage.

Nous voyons que ces proverbes ont tous leur source dans l'élevage du bétail. On dirait que la culture traditionnelle de Sonbol Abâd est toute centrée sur le bétail et que rien n'a de sens en dehors de lui. Peut-être y peut-on trouver la raison qui fait que la "tente" des pasteurs est considérée comme un lieu saint et qu'on jure par elle.

(2) Miĵuz: c'est un village au sud de Rudbar, à 4 heures de route de Sonbol Abad.

rendent en été à Farahzâd (Téhéran) et y louent leurs mulets à ceux qui veulent rejoindre l'Emamzadé Dâvoud.

La détermination de la capacité des pâtures, les difficultés du ramassage du fourrage et de l'alimentation à la main en foin des bêtes, retiennent ceux qui ont tendance à augmenter leur troupeau et les petits éleveurs sont attirés par la ville. De ce résumé, il apparaît que l'agriculture dans ce village ne représente pas grand chose. Même si le labourage (une fois au printemps et une fois en automne) et le battage du blé sont assumés par des boeufs et si les crottins et les bouses sont employés comme engrais, il faut dire, en résumé, que l'agriculture de ce village est au service de l'élevage. Car des 130 hectares de champs cultivés, 11 sont consacrés au "talî" (plante sauvage) et à la luzerne. De ces 11 hectares, 10 sont consacrés au "talî" dont ils récoltent 300 mans (environ 2000 kilos). De l'hectare de luzerne, ils font trois récoltes et chaque fois, en tirent 10 charges de mulet qui sont destinées entièrement à l'alimentation des bêtes. De plus, toute la paille qui provient des 80 hectares de blé et d'orge ainsi qu'une certaine quantité d'orge sont données en hiver aux bêtes pour qu'elles engraisent.

Après la récolte, les bêtes paissent les chaumes, chose qui se répète en automne quand les bêtes paissent aux alentours du village.

Si nous laissons de côté l'agriculture, nous constatons aussi que les habitations subissent l'influence de l'élevage. En dehors du fait que les bêtes servent au transport des matériaux de construction, 6 des 76 maisons du village ont deux étages dont l'inférieur est une étable. D'autres, ont construit les étables devant les maisons, pour délimiter la propriété et pour que le toit serve de cour et de débarras. Pour 76 maisons, dans ce village, on découvre 80 étables et 54 granges ce qui traduit bien sa vocation d'élevage. De même le fait que les murs des granges ont entre 4 et 5 m. de haut, pour qu'on puisse y engranger plus de

fourrage, alors que les murs de la maison n'ont pas plus de 2,5 m de haut. C'est en tout cas une preuve qu'ils dépensent plus d'énergie à construire des granges que des maisons.

En dehors des diverses utilisations des excréments des animaux comme combustible pour cuire les aliments ou chauffer les pièces en hiver, on constate qu'on donne plus de place dans la maison aux instruments et aux outils servant à l'élevage. Dans les chambres-débarras derrière les maisons et les couloirs de la maison de l'éleveur, ce que l'on voit en premier lieu, ce sont les instruments de l'élevage ou toute chose qui a un rapport avec le bétail. Et de toutes les pièces de la maison, seule une pièce est réservée à l'habitation et, même dans la cuisine, on peut trouver des instruments pour l'élevage ou pour le séchage des excréments des bêtes. La vie liée à l'élevage subsiste à tous les niveaux, et notamment dans la culture intellectuelle.

Dans la conversation des éleveurs, on est parfois confronté à des propositions de ce genre: felânî yek koros ⁽¹⁾ bacé dârad (Un tel a un plein koros d'enfants; c'est-à-dire beaucoup d'enfants, autant que peut en contenir un koros). Ils considèrent également comme un lieu saint l'emplacement des tentes des pasteurs, où ceux-ci préparent le yaourt et le beurre et ils jurent par cet endroit.

Voici quelques exemples de cette culture intellectuelle, relatifs à l'élevage et qui n'ont pas besoin d'analyse:

A - Croyances:

- * Ce sont les femmes ou les filles qui mènent les béliers au milieu du troupeau de brebis dans l'espoir qu'il y aura plus de bêtes femelles.

(1) Koros: c'est, dans un coin de l'étable, une petite pièce pour les agneaux et les chevreaux, faite de murets de pierre ou de branchages de saule entrelacés.

donnent à manger aux bêtes de deux ans et plus, de l'orge et de la luzerne pour qu'elles engraisent. Après trois mois, c'est-à-dire au début du mois d'âzar, ils les tuent. A ce moment, en effet, chaque famille qui a engraisé plusieurs bêtes (de 3 à 5), prépare avec la viande des bêtes tuées, le qormé qu'elle consommera en hiver.

Ils portent eux-mêmes les peaux et les tripes des bêtes égorgées à la ville ou ils les vendent à des acheteurs venus du village. Ils sèchent une partie des peaux salées de mouton ou de chèvre et en font des outres (mašk) pour la conservation du yaourt et du beurre faits à partir du lait de brebis. Quelquefois, ils placent les peaux d'agneaux dans du sel de soude et en font des "pust-raxt" qu'ils étendent sur le sol des pièces. Si une bête meurt ou est blessée dans les pâtures et que le pâtreur la tue, la peau et les tripes lui reviennent, et de plus, il ne paye plus la location de cette bête. Avec les cornes des bovins, ils fabriquent des "bâdkeš" (ventouses) qu'ils appliquent, par exemple, sur le front, contre les maux de tête.

Après, au début du mois de dey, ils séparent du troupeau les béliers de 2 à 4 ans ainsi que les agneaux d'un an. Ils les nourrissent séparément d'orge et de fourrage pendant une période variant de 40 jours à deux mois. Ensuite, ils vendent les bêtes ainsi engraisées au "čubdâr" qui vient de Xarman Suxté ou ils les emmènent eux-mêmes à la ville pour les y vendre. En automne, chaque famille engraisse de 5 à 10 bêtes. En réalité, cela dépend de la réserve de fourrage de chacun. Il arrive quelquefois qu'ils n'engraissent pas un tel nombre de bêtes par suite de manque de fourrage.

En automne, des "čubdâr" originaires de Hîr, Razjerd (hameaux de Rudbâr), Saxt Sar ou de Qazvin s'amènent dans les champs ou au village et achètent les bêtes stériles.

En dehors du "nân xorešt" (Laitages + pain) des paysans, qui est assuré directement par les

produits de l'élevage, ils consomment aussi la viande des bêtes engraisées mais sous forme de qormé en hiver. Le tissage des "jašim", dont la principale composante est la laine, fait également partie de l'économie spéciale de chaque famille.

Encore maintenant, dans le village de Sonbol Abâd, on fait travailler sur les métiers de tissage des "jašim", quelque 50 personnes, 35 femmes et 15 filles de moins de 13 ans. Dans ces ateliers, d'une façon générale, on tisse 50 "jašim" dont chacun trouve acquéreur pour 2500 rials. De même, les ateliers de tissage de "gelim" produisent environ 15 "gelim" qui sont vendus 3500 rials pièce. Il faut aussi ajouter les travaux manuels comme les chaussettes de laine, les vestes et les gants de laine qui conviennent bien aux paysans lors des hivers rudes. En dehors de cela, chaque famille vend en hiver de 5 à 10 bêtes engraisées et, de façon générale, de 1 à 10 mans de beurre ou de 5 à 20 kilos de laine qu'ils échangent contre des produits de première nécessité, comme du riz, du sucre, du thé et des tissus. D'après une petite étude auprès de quelques familles, il est évident que l'élevage surpasse économiquement l'agriculture.

Prenons pour exemple un paysan qui possède 25 ovins et cultive annuellement 30 "ruz" de terrain (3 hectares). Des 25 bêtes, il tirera un profit de 28.375 rials et ses 3 hectares de culture ne lui rapporteront que 8.550 rials. De même, quelqu'un qui a 50 ovins et 5 hectares de culture, tirera de ses bêtes un profit de 56.750 rials et de ses cultures, 14.100 rials. Dans les endroits où il y a de l'eau et où le sol convient bien à l'agriculture, il n'est plus possible de comparer les revenus de 50 bêtes avec ceux de 5 hectares de culture. C'est la raison pour laquelle, les principaux éleveurs de ce village ont tendance à augmenter le nombre de leurs bêtes. Surtout que le prix des bêtes commence à augmenter beaucoup trop et que les petits éleveurs sont attirés par les villes; certains qui possèdent des mulets, se

dušân subsiste inchangé et n'a pas été remplacé par un autre type de récipient.

Dans ce village, on compte au nombre des instruments utilisés dans l'élevage, le "kârd" (instrument pour réduire plus finement le fourrage), le "savé" (panier pour le transport du fourrage) ainsi que des récipients pour la traite et la cuisson du lait mais ils sont en nombre moindre que ceux en usage dans les pâturages.

La nourriture du bétail s'effectue de deux manières dans ce village:

- 1- alimentation en fourrage, effectuée à la main;
- 2- pacage dans les pâtures.

Le coût du fourrage d'une tête de bétail est en moyenne le suivant:

- a) pour un ovin, pendant la saison froide: 4 charges de foin;
- b) pour un bovin, dans la saison froide: 10 charges de foin ou de paille;
- c) pour un âne, dans la saison froide: 10 charges de foin, paille et luzerne;
- d) pour un mulet, dans la saison froide: 15 charges de foin, paille et luzerne.

Pendant l'hiver 1975, ils achetaient la charge de foin 1000 rials et celle de paille 840 rials. Certes, les éleveurs prévoient et apprêtent habituellement la quantité nécessaire de fourrage pour le bétail. Il arrive ainsi rarement que le fourrage soit en quantité insuffisante.

Parmi les produits relevant de l'élevage, on peut citer, dans ce village, le fromage, le yaourt, le beurre, le babeurre, la caillebotte, la crème, etc. De l'ensemble des productions de ce village, quelque 125 mans de beurre (1 man = 6,625 kg) sont mis en vente au prix de 2000 rials le man. Les quantités de crème, de fromage et de caillebotte répondent aux besoins des éleveurs, ainsi,

les quantités mises en vente sont négligeables.

Au surplus, on vend la laine de mouton, quelque 300 kilos en tout, au prix de 100 rials le kilo, et 200 bottes de poils de chèvre à 25 rials la botte; le reste est employé au village même. Avec les poils des caprins, ils tressent de la corde (rîsmân) pour le transport du fourrage et des "vanda" (filet pour le transport de la paille) ainsi que les tentes des pasteurs. Pour la couture des bâts de mulet et d'âne, ils emploient également des poils de caprins. On les paie aussi pour tresser des "jols" (bâts) de mulet dont la matière première est le poil de chèvre.

Avec la laine des moutons, ils tressent des "gelim", (sorte de tapis), des "jaĵim" (couvertures), des chaussettes, des vestes, des gants, des "muĵ" (sorte de jaĵim), des surfaix pour les mulets et les ânes et enfin des "javâl" (sorte de grand sac).

Ils utilisent la laine du printemps pour le tissage des "gelim" et des "jaĵim". Ils confient la laine d'automne aux feutriers qui viennent du village de Veyâr pour la feutrer à leur place.

Une fois par mois ou tous les deux mois, un des "čubdâr" (marchand) de la région (originaire du village de Garmak ou de Sonbol Abâd) tue un mouton et les villageois en achètent la viande pour la consommer. Habituellement, ils préparent avec cette viande des soupes (âbgušt), des plats de "qormé sabzi", de "qeymé", ainsi que du "tas kabâb". Pendant le premier mois du printemps, ils ne mangent pas de viande de mouton car celle-ci est, selon eux, "lâše" (maigre) de même que de la viande d'une bête âgée d'un an au moins, sauf s'ils ont engraisé un agneau ou qu'ils aient un chevreau biens gras qu'ils puissent tuer.

Ils ne peuvent pas préparer le "qormé" (à conserver pour l'hiver) avec cette viande car il faut que la viande pour le qormé provienne d'une bête ayant deux ans ou plus. Alors ils

apporte au "gaštábon" un sac de yaourt, en échange, le "gaštábon" lui donnera une mesure de blé ou autre chose d'égale valeur. Si le pasteur a besoin de blé ou de farine, les éleveurs lui donnent du blé ou de la farine à titre d'avance sur le salaire et, en automne, ils font le décompte. Au moment où le pasteur revient des pâtures au village, les éleveurs lui donnent des cigarettes, du sucre et du thé. C'est-à-dire que chacun aide les pasteurs en fonction de ses moyens financiers.

Quand un pasteur tombe malade, les éleveurs nomment quelqu'un à sa place et le soignent pour qu'il retourne aux pâturages après avoir recouvré la santé.

Le pasteur qui emmène sa famille dans les pâturages, a en vue le partage du travail car le bétail est à la charge de l'homme mais les femmes l'aident lors de la traite.

Baratter, préparer le beurre, cuire le lait et le babeurre, caillebotter, relèvent des fonctions des femmes. Au sujet de la tente, (čador), tout comme dans une maison, ce qui est à l'extérieur est du ressort de l'homme et tout ce qui est à l'intérieur est attribué à la femme. Mais dans les pâturages adjacents au village et dans la plupart des pâturages de montagne d'Eškevar et de Sakt Sar, la femme n'a aucune activité. Seuls les pasteurs gardent le bétail sur les hauteurs et, de temps en temps, viennent rendre visite à l'improvisé à leur famille.

Au moment où le bétail broute dans les pâturages, ils font coucher les agneaux et les chevreaux dans le "díl", enclos fait de pierres et les brebis et les chèvres dans un autre endroit, semblable au "díl" mais qui porte le nom de "gâhâ". Sur les murs de pierres du "díl" et du "gâhâ", ils placent de l'astragale (pers: gavan) de sorte que le bétail ne puisse les franchir. Les pasteurs dorment dans des "šowlâ" à côté du gâhâ mais plus bas que le restant du troupeau. Les chiens montent la garde au-dessus du troupeau ou dans les endroits qui présentent le plus de danger.

Au village, le bétail dort dans des étables. Souvent les étables sont de forme rectangulaire dans les proportions de 3 x 12 et sont divisées en trois parties. On construit des séparations de pierre s'élevant jusqu'à la moitié de la hauteur des murs extérieurs et qui portent le nom de "čaparda" ainsi que des portes en fer blanc. Ou bien, ils tressent les séparations avec des branches de saule et alors, chaque porte est faite de la même façon. On attribue chaque partie à un type de bétail. Par exemple, la première partie pour les chèvres et les boucs, la deuxième pour les brebis et les béliers et la troisième pour les agneaux ou les chevreaux. Ceux qui n'ont pas les moyens ou qui ont une petite étable, gardent les ovins adultes dans une même partie et les jeunes ovins dans une autre. Quelquefois, ils réservent une place pour les bovins et les mulets, laquelle est séparée par un petit mur tressé ou en pierres.

Sur les murs de l'étable, des deux côtés, ils élèvent des mangeoires (âxor) de pierre à environ 1m de haut pour les moutons et les chèvres. Ils posent au-dessus du muret une poutre en peuplier ou en saule pour empêcher le bétail de répandre sur le sol le fourrage et aussi pour l'empêcher d'abîmer le muret.

Ils fixent aussi, à certains endroits, 1, 2, ou 3 barres horizontales pour que le bétail n'aille pas dans la mangeoire et ne souille pas le fourrage.

Parmi les ustensiles utilisés pour l'élevage dans les pâtures de Sonbol Abâd, on peut citer le "dušân" (récipient en terre cuite pour le barattage, une baratte), le "kâla" (récipient en terre cuite pour le yaourt), le "tâlek" (récipient en terre cuite pour la traite), le "čeri" (récipient en cuivre pour la traite), le "qazqân" (grande marmite pour cuire le lait), sacs de coutil, bidons en fer blanc, outres, écumoirs, louches en fer blanc....

Dans le passé, les récipients en terre cuite et en cuivre étaient beaucoup plus employés que maintenant. Petit à petit, ils cèdent la place aux récipients en fer blanc ou en zinc. Seul le

L'élevage dans le hameau de Sonbol-Abâd est du type "semi-nomade". Il transite par 4 endroits dans l'espace d'une année:

- 1- le bétail se nourrit dans les étables et bergeries;
- 2- le bétail paît aux alentours du village;
- 3- le bétail est mené aux pâturages "sorxâni";
- 4- le bétail est gardé dans les pâturages de montagne.

Avant de sortir le bétail des étables, ils choisissent les pasteurs pour l'année. Habituellement, ils choisissent comme pasteurs ceux qui ont plusieurs fils. Il arrive quelquefois que des personnes qui ont les plus grandes possibilités financières désirent devenir pasteurs. Mais le fait d'avoir beaucoup d'enfants reste le principal critère car un pasteur a besoin d'aide; bergers, gardiens d'agneaux et de veaux, "gavan-âvar" (celui qui récolte l'astragale), "baré-rân" (celui qui amène les brebis pour la traite), cuiseurs de lait, préparateurs de beurre, de yaourt, de crème et de caillebotte. Les femmes participent à la plupart de ces travaux et quelquefois, si le pasteur est empêché ou malade, les filles et/ou la femme mènent le troupeau.

On dit que parfois, faute de pasteurs, on est obligé d'engager des ouvriers, dont les plus âgés reçoivent 5000 rials, les plus jeunes de 3000 à 3500 rials par mois. On leur donne aussi des vêtements et des chaussures. Si l'ouvrier est d'accord, on peut lui donner au lieu d'argent, du beurre et de la caillebotte. Habituellement, les éleveurs prennent un pasteur pour 500 bêtes. Il y a souvent des candidats au poste de pasteur parmi les éleveurs mais ils doivent être au courant du travail, posséder les outils nécessaires à l'élevage et être expérimentés dans ce genre de travail. Dans tous les cas, et selon les formules anciennes, ils se contentent de la parole donnée sans que cela fasse l'objet d'un contrat.

En automne, pour chaque ovidé gardé, l'éleveur donne au pasteur un "tabrizi" (3,5 kg)

de blé et un "tabrizi" d'orge, ce qui est en réalité le salaire journalier d'un pasteur qui garde les bêtes aux environs du village.

Pendant les 55 premiers jours du printemps, le propriétaire du troupeau traite les ovins qui ont été ramenés dans les pâturages du village. Avec le lait, il prépare du yaourt et du beurre. De la dernière semaine du mois d'ordibehecht jusqu'au premier jour d'âbân et même après, si les brebis ont encore du lait, les pasteurs les traitent et donnent au propriétaire du troupeau, pour chaque "laitière" 3 çâarak (= environ 2,5 kg; 1 çâarak = ¼ de man) de beurre et 12 "toxm" ou un "panjah" (environ 600 grammes) de caillebotte et ce jusqu'au premier mehr.

Après le 55e jour du printemps, les éleveurs chargent les affaires des pasteurs sur des mulets ou des ânes et les portent dans les pâturages. Là, ils remontent les tentes (çâdor ou kolâm) des pasteurs qui avaient été démontées pour l'hiver et les rendent accueillantes. C'est également eux qui s'occupent de ce travail lors du retour des pasteurs.

Il faut dire que les éleveurs de Sonbol-Abâd ont peu ou prou de cultures, de pâturages herbus, et les pasteurs de même.

Quand le temps de la moisson arrive, les pasteurs apportent au village le babeurre, le yaourt, la crème et le beurre.

Les paysans, eux, moissonnent les champs des pasteurs et sont leurs invités à dîner. Cette collaboration se poursuit lors de l'engrangement des moissons et d'autres activités agricoles.

Indépendamment du contrat les liant, le pasteur a d'autant plus de respect envers l'éleveur que le troupeau est important. Ainsi, par exemple, il donnera un sac de yaourt à un grand éleveur mais un demi-sac à un petit éleveur.

Les relations "gâleš-gaštâbon" sont basées sur la coopération et la solidarité. Si le "gâleš"

L'élevage et ses caractéristiques dans le village de Sonbol-âbâd.

par: Kazem Sadat ESHKEVARI

Sonbol Abâd est un village du canton de Rudbâr Mohammad Zamânxâni, "baxš" de Rûdbâr Alamut, arrondissement de Qazvin.

On accède au village de Sonbol Abâd après 55km de la route de "Qostin Lâr" ou "Moallem Kelâhyeh" qu'on prendra à droite, un peu avant Qazvin, en venant de Téhéran.

Cette route atteint le Šâhrud après avoir traversé plusieurs hameaux. Longeant ensuite la rivière, elle va du hameau de Siyâh Dašt à Moallem Kelâhyeh, chef-lieu du "baxš" de Rudbâr Alamut. On a tracé un chemin vicinal jusqu'au hameau de Mohammad Abâd; malheureusement, il est souvent impraticable.

A Siyâh Dašt ou à Mohammad Abâd, il faut louer un mulet - ce qui est devenu difficile - pour aller à Sonbol Abâd. Le trajet dure entre deux heures et demie et trois heures.

On découvre enfin Sonbol Abâd au nord de Rudbâr, sur le versant du mont "Gerde Kul" qui est à l'extrémité du "Sorxâni", cette partie très élevée et un des flancs les plus abrupts de l'Alborz.

Sonbol Abâd compte 410 habitants, se répartissant en 77 familles. Soixante chefs de familles sont éleveurs, 12 cultivateurs, 2 pasteurs, 2 ouvriers et l'un des hommes dirige un bain.

La vie à Sonbol Abâd est basée sur l'élevage puis, dans l'ordre, sur l'agriculture, l'artisanat et l'horticulture. L'élevage occupe une place parti-

culière dans l'économie de ce village, et c'est la raison de l'étude suivante.

L'élevage à Sonbol Abâd remonte à de nombreuses années. Les Sonbol-abâdis sont des immigrants qui se disent descendants de Cheikh Morâd. Cheikh Morâd et Cheikh Alijân étaient deux frères éleveurs originaires de Deilamân. Tous deux abandonnèrent la région de Deilamân et prirent le chemin de l'exil, peut-être à la recherche de pâturages ou à la suite de désaccords locaux.

Cheikh Morâd vint à Rudbâr. Et les descendants de ses enfants se dispersèrent dans les hameaux de Rudbâr.

Il y a environ 50 ans, quatre descendants de Cheikh Morâd: Farmân, Yusef-Ali, Evaz-Ali et Fazl-Ali, qui gardaient les troupeaux des autres, vinrent à Sonbol-Abâd et y construisirent des maisons. Dans un premier temps, ils s'opposèrent aux propriétaires locaux mais en fin de compte, cela s'arrangea à leur profit et ils s'installèrent. Peu à peu, d'autres de leur tribu arrivèrent. Leurs enfants se marièrent et formèrent un village.

Actuellement les Sonbol-Abâdis ont 2761 ovins (2210 ovins et 551 caprins), 60 bovins (10 vaches, 45 taureaux et boeufs et 5 veaux) et 69 bêtes de somme (26 mulets, 42 ânes et un cheval).

Parmi les 69 éleveurs, le nombre de bêtes possédées varie entre 4 et 200.
